

gazon s'élança une vipère dont le dard homicide l'atteignant au bras entrouve une veine. Le venin circule avec vitesse, il gagne la source du sang.

Iolas est saisi d'une subite horreur. Il voudrait fuir, une sueur froide engourdit tous ses membres; le vif éclat de ses jours a disparu. Il chancelle, il tombe, il expire en jetant un triste regard sur les fleurs.

Le berger accourt, mais trop tard, pour le rendre à la vie. Voulant du moins, s'il était possible, écarter à l'avenir les enfants de ce funeste rivage, il grava la triste fin d'Iolas sur l'écorce d'un ormeau dont les rameaux verts ombrageaient l'onde perfide.

Ce berger était un de ceux qu'a célébrés Virgile : on le recon- nait à son inscription qui finissait ainsi :

Fuyez, jeunes enfants, cette vie enchantée  
Qui parait à vos yeux n'étaler que des fleurs ;  
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée ;  
Un serpent est caché sous ces belles couleurs,  
Un serpent dont la morsure  
Trancha les jours d'Iolas  
Ah ! craignez son aventure.  
De ces bords n'approchez pas.

Iolas fut pleuré de ses camarades : ils firent de sa triste aven- ture le récit que je viens de répéter : le Mentor inconsolable crut devoir y ajouter quelques vers, dont voici les derniers :

Fuyez aussi, fuyez ces écrits imposteurs  
Qui de fleurs sont ornés par une main coupable ;  
Fuyez, malgré l'attrait d'un récit agréable :  
Un serpent est caché sous ces belles couleurs,  
Serpent cruel dont la morsure  
De l'innocence la plus pure  
Sèche et détruit bientôt les fleurs :  
D'Iolas craignez le malheur !

## LE THEATRE.

Cette esquisse a été lue dans une des dernières réunions de l'Union Catholique.

Messieurs.

L'autre jour le Révérend Père Michel, a bien voulu me faire l'honneur d'une invitation à dire quelques mots devant les membres de l'Union Catholique.

C'est pour répondre à cette invitation que je viens au- jourd'hui, messieurs, vous lire un tout petit travail sur le théâtre.

Maintenant que nous avons un théâtre français pres- qu'implanté dans notre ville, je ne crois pas ce sujet tout-à-fait dénué d'actualité ! Je vous prierai seulement de faire plus attention au fond qu'à la forme de cette esquisse, et de ne la considérer que comme la feuille détachée, ou plutôt la préface d'une suite d'articles que pourraient me dicter les circonstances.

Je n'ai donc pas cherché à aligner et à pondérer des phrases et des périodes plus ou moins harmonieuses ; nous réserverons cette douce étude à des temps meil- leurs ; qu'importe d'ailleurs au soldat que ses armes soient d'or ou de fer pourvu qu'elles taillent et coupent comme il faut ? Or donc, sans plus de préambule, abor- dons carrément la question :

Le théâtre est-il bon ?

Eh quoi ! disait Boileau, des maximes qui seraient horreur dans le langage ordinaire se produisent impu- nément ; dès qu'elles sont mises en vers elles montent sur le théâtre. C'est peu d'y étaler les exemples qui instruisent à pécher et qui ont été détestés par les payens mêmes, on en fait aujourd'hui des conseils et même des préceptes.

Nos spectacles nous ont appris à ne plus rougir des passions, dit l'illustre d'Agucseau, les charmes des

spectacles et les actions qui y sont représentées étouffent peu à peu les remords de la conscience, en apaisent les scrupules, et en effacent insensiblement cette pudeur importune. Entre tous les plaisirs dangereux pour la vertu, il n'y en a pas qui soient plus à craindre que ceux du théâtre.

Les dernières années de l'auteur de Cinna furent em- poisonnées par le remords. Il regrettait amèrement d'a- voir tant travaillé pour le théâtre.

Racine, son immortel rival, versa plus d'une fois des larmes amères sur ses triomphes tragiques : Croyez-moi, écrivait-il à son fils, pour l'exhorter à fuir le théâtre qu'il avait abandonné lui-même avec repentir, " quand vous saurez parler de roman et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit que vous serez estimé. Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies, on doit en jouer à Marly : le Roi et la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils auraient une mauvaise opinion de vous si vous aviez si peu d'égard pour mes sentiments. Je sais bien que vous ne serez pas désho- noré devant les hommes en allant au spectacle, mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ? "

Gresset, ce poète plein de grâces et de goût, a publi- quement manifesté son repentir des succès qu'il a obtenus, en parcourant la carrière du théâtre. Il l'a consigné dans une lettre, imprimée en 1739, dont voici l'extrait : " Je vous avouerais, dit-il, que, depuis plusieurs années, j'avais beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir tra- vaillé pour le théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable. Il s'élevait sou- vent des nuages dans mon âme, sur un art si peu con- forme à l'esprit du Christianisme ; et je me faisais, sans le vouloir, des reproches infructueux que j'évitais de dé- mêler et d'approfondir. Toujours combattu, et toujours faible, je différerais de me juger, par la crainte de me rendre, et par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvaient avoir des réflexions involontaires contre l'em- pire de l'imagination et l'enivrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le public a honoré *Sidnei* et le *Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui et de moi-même, rappelé en même temps par cette voix inté- rieure, toujours sévère et toujours juste, je souffrais, et je n'en travaillais pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses prin- cipes, et de se trouver faux à soi-même, et mal avec soi. Je cherchais à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, on je croyais répondre par de mauvaises autorités que je me donnais pour bonnes. Au défaut de solides raisons, j'appelais à mon secours tous les grands et frêles raisonnements des apologistes du théâtre ; mais tous ces secours ne pouvaient rien pour ma tranquillité. Les noms sacrés et vénérables dont on abuse pour justifier la composition des ouvrages dramatiques et le danger des Spectacles, les textes pré- tendus favorables, les anecdotes fabriquées, les sophismes des autres et les miens, tout cela n'était que du bruit, et un bruit bien faible, contre ce sentiment impérieux qui réclamait dans mon cœur. Au milieu de ces contrariétés et de ces doutes de mauvaise foi, poussé par l'évi- dence, j'aurais dû reconnaître dès-lors, comme je le re-